Le Professeur P. Brouardel

PRÉSIDENT

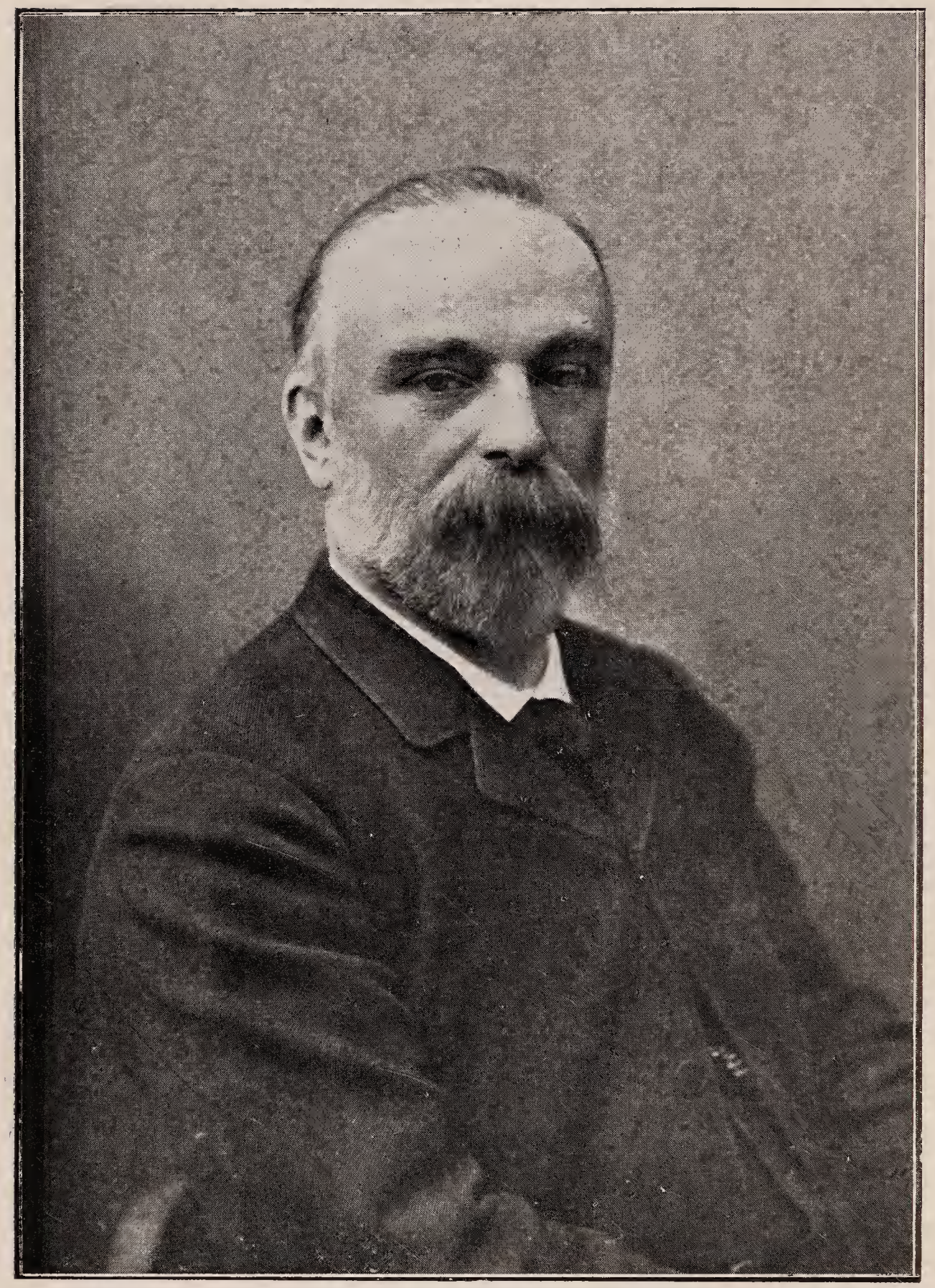
DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE

ET DE L'ASSOCIATION CENTRALE FRANÇAISE

CONTRE LA TUBERCULOSE

B
XX
IV
Bro

B. xxiv. Bro



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30608545

Le Professeur Paul Brouardel[1]

Membre de l'Institut.
Membre de l'Académie de Médecine.
Président de l'Association centrale française,
Président de l'Association internationale,
contre la Tuberculose.

Altesse Royale [2]
Monsieur le Président,
Messieurs,

Inscrire en tête du programme de la Conférence internationale de La Haye, la nécrologie du professeur Brouardel, président de l'Association internationale contre la tuberculose, n'est pas seulement, de la part des représentants des nations fédérées, une pensée touchante dont mes compatriotes remercient le Bureau administrateur de Berlin, autant que le Bureau organisateur hollandais.

C'est encore un acte par lequel les membres de votre Association entendent proclamer le rôle tenu par la France, dès la première heure, sous la puissante égide du professeur Brouardel, dans le mouvement d'idées parti de Berlin à la suite du succès croissant des Congrès de la tuberculose.

---

(1) Nécrologie, par le professeur Louis Landouzy, membre de l'Académie de Médecine, membre du Conseil de l'Association internationale, vice-président de l'Association centrale française contre la tuberculose, prononcée à La Haye, à la cinquième conférence de l'Association internationale, à la séance d'ouverture du 6 septembre 1906, présidée par le conseiller intime de médecine, professeur Bernhard Fränkel, de Berlin.

(2) Le prince Henri de Hollande honorait de sa présence la séance d'ouverture.

C'est au lendemain d'un de ces Congrès que beaucoup d'entre nous sentirent, avec le professeur Brouardel, que les temps étaient venus, pour la lutte contre la tuberculose, de ne pas rester enfermés dans le domaine médical, de ne pas se confiner en deçà des frontières de nos divers pays.

C'est à Londres, beaucoup d'entre vous s'en souviennent, que fut concertée la résolution de grouper en un faisceau international les savants, les économistes, les philanthropes, les actuaires, les démographes, les ingénieurs, unissant désormais leurs efforts dans une croisade contre la tuberculose, maladie mondiale, puisqu'elle couvre la surface du globe ; maladie sociale, puisque — la contagion étant sous-entendue — son extension semble bien dominée par les conditions économiques imposées aux individus comme aux peuples.

L'Association fondée à Berlin s'y réunissait, au commencement d'octobre 1902, en une première Conférence internationale dans le but « de lutter contre la tuberculose :

« En faisant tout ce qui résulte d'une coopération entre les diverses nations — c'est 21 nations que rattache à l'Association internationale chacune de leurs associations centrales — plutôt que de l'action de l'une d'elles seule ;

« En faisant notamment des études de législation comparée relatives aux lois et règlements sur la tuberculose, et à tous les problèmes d'hygiène sociale qui s'y rattachent.

« En établissant une statistique internationale des enquêtes sur la propagation de la tuberculose selon les pays et les races ;

« En faisant, sous le couvert d'une revue (1), connaître toutes les questions concernant la tuberculose des divers pays, etc. »

La gestion de l'Association internationale contre la Tuberculose assurée par un Comité administrateur ayant comme président le professeur Althoff et comme secrétaire général le professeur Pannwitz, la haute présidence de l'Association internationale était remise aux mains du professeur Brouardel, dont

(1) *Tuberculosis*, bulletin mensuel paraissant à Berlin, en français, en anglais et en allemand.

les qualités maîtresses : méthode dans le travail, facilité de conception, limpidité d'exposition, connaissance des affaires et des hommes, fermeté conciliante dans la discussion, avaient été si remarquées dans toutes les assemblées où il avait paru.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi de vous dire, Messieurs, qu'autant la pensée d'évoquer ici la personnalité illustre du professeur Brouardel est pieuse, autant est grande la tâche qui échoit aujourd'hui à l'un des délégués français.

La tâche est si pesante que mes collègues les plus qualifiés ne l'ont pas réclamée, déclarant s'en remettre à moi pour une mission incombant, disent-ils, à celui de nos compatriotes qui, depuis plusieurs lustres, collaborait avec votre président partout, en France comme à l'étranger, où nous étions appelés à servir la lutte contre la tuberculose.

Pour honorable que soit le suffrage de mes collègues, il accroît singulièrement la responsabilité que, sans l'avoir cherchée, j'assume devant la Conférence de La Haye.

Vous, messieurs, vous m'en voudrez — moins pourtant que je ne m'accuserai moi-même — si, évoquant la grande figure du professeur Brouardel, je ne parviens pas à vous le montrer, à vous qui l'avez vu à l'œuvre dans maintes capitales comme en France, tel que vous l'avez connu : organisateur merveilleux, rapporteur averti, conseil avisé, président émérite, propagandiste zélé, éducateur clair et simple, parlant au cœur des foules pour en mieux ouvrir l'intelligence.

L'extrême difficulté pour moi n'est-elle pas de peindre bien ressemblant le président de l'Association internationale dont vous voudriez voir revivre la physionsmie pleine de lumière et de bonhomie, telle qu'elle nous apparaissait : en octobre 1902 à Berlin, à Paris en 1903, en mai 1904 à Copenhague, en octobre dernier, encore à Paris, alors que le Maître semblait devoir ne jamais fléchir sous le poids des charges et des travaux dont une part eût suffi à fatiguer l'énergie des plus vaillants d'entre nous ?

J'ai bien compris, messieurs, que c'est de votre président, et

des services rendus par lui à la lutte contre la tuberculose, que vous entendiez qu'il fût surtout parlé.

D'autant, que faire la nécrologie de votre président, c'est en partie retracer l'histoire de l'Association internationale, tellement la vie de Brouardel a été mêlée au développement de votre œuvre.

L'heure brève me permettra à peine d'indiquer combien fut féconde l'activité du professeur Brouardel alors qu'elle embrassait les divers horizons du monde médical. Au reste, personne n'ignore — tellement son enseignement a peuplé le monde de médecins légistes — quel fut le rôle de Brouardel dans l'instauration scientifique de la Médecine Légale. C'est pour prémunir la Justice contre elle-même, que le professeur entendait mettre la médecine légale au service des tribunaux.

Le Maître, prêchant d'exemple, enseignait cette chose nouvelle, que les impérieuses préoccupations du médecin légiste sont de conclure là seulement où il y a preuve démonstrative.

A la Morgue, devant un nombreux auditoire formé de nos élèves et de médecins étrangers, aussi bien qu'au prétoire devant le jury, le savant ne craint, le cas échéant, ni d'affirmer son doute, ni de proclamer *ne pas savoir*... comme s'il se fût souvenu toujours de la parole de Bossuet : « C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. »

C'est grâce à l'initiative et au zèle du successeur de Tardieu que se fonde, à la Faculté de médecine de Paris, un institut complet de médecine légale, auquel se rattachent les services de toxicologie expérimentale et de clinique psychiatrique, véritable institut modèle, comme, hier encore, il n'en existait nulle part.

De cet institut sont sortis, faisant autorité dans la matière, maintes expertises et nombre de travaux dus au Maître lui-même ou à des collaborateurs d'élite.

Pour absorbante et très haute que fût la tâche du professeur de médecine légale, elle n'était qu'une des parts d'activité entre lesquelles, avec dilection, il orientait sa vie laborieuse.

L'Hygiène, la médecine publique, ou, si vous aimez mieux,

la Médecine Sociale, réclamait de Brouardel le plus clair de ce qu'il ne donnait pas à l'enseignement.

C'est ainsi — il y a de cela trente ans — qu'avec Proust, Napias, A.-J. Martin, Emile Trélat, Nocard, il fonde à Paris la Société de Médecine Publique à laquelle s'affiliaient médecins, ingénieurs, architectes, industriels, démographes et coloniaux groupant leur bonne volonté, associant leurs études pour mettre les méthodes scientifiques au service de l'hygiène professionnelle et de la police sanitaire.

Entre temps, Brouardel siégeait au Comité consultatif d'hygiène, à qui, pendant un quart de siècle, il donnait le meilleur de lui-même. Payant là, comme partout ailleurs, de sa personne, dans les Conférences Internationales de Rome, de Dresde, de Venise et de Paris, alors qu'il s'agit de défendre l'Europe contre le choléra et la peste, il fait prévaloir l'orientation nouvelle que donnent à la police sanitaire internationale les méthodes pastoriennes. Grâce à celles-ci, les longues et dures quarantaines, si odieuses aux individus, si pernicieuses aux transactions commerciales, font place à la pratique des désinfections à bord.

En même temps, Brouardel travaille à la *Loi sur la santé publique de 1902*, qu'il devait, comme Commissaire du gouvernement, défendre et faire aboutir devant le Parlement.

A bien d'autres besognes, et non moins nobles, se donnait Brouardel. Il appartiendra aux historiens de la médecine d'apprendre aux jeunes générations comment le Maître eut à cœur les besoins de l'enseignement ; combien glorieuse il voulait la Faculté de médecine de Paris dont, par l'unanime confiance de ses collègues, il reste le doyen pendant plus de trois lustres ; comment, en toutes occasions, il servit nos intérêts professionnels ; avec quelle dignité il voulait que se pratiquât la médecine ; avec quelle autorité il siégeait dans les Conseils de l'Université et de l'Assistance publique ; avec quelle largeur de vues, et quelle aménité, il présidait nos deux grandes Associations médicales de prévoyance qu'il voulait prospères, afin qu'elles fussent des écoles de solidarité où pussent être consolées tant de douleurs et soulagées tant d'infortunes.

C'est encore à la protection des malades autant qu'à la défense des intérêts matériels des médecins, que Brouardel donnait les avant-dernières journées de son activité défaillante, alors que, le 28 mai dernier, il présidait le Congrès international d'exercice illégal de la médecine.

Ses derniers labeurs seront pour la Fédération française antituberculeuse qu'il vivifiait de sa foi militante, l'organisant avec une hâte nous laissant deviner — à nous qui avions le triste pressentiment de sa fin prochaine — que le Maître voulait léguer à l'Association internationale son œuvre dernière, bien vivace et en pleine maturité.

Il y avait plus de dix ans que Brouardel avait pris à cœur la lutte contre la tuberculose, que de généreuses initiatives, telle celle de notre collègue Armaingaud, entreprenaient d'organiser. A toutes les ligues, à toutes les œuvres antituberculeuses, il prête l'autorité de son nom, l'appui de sa parole, le prestige de sa situation, l'aide de ses conseils, si bien, que d'une façon aussi tacite qu'unanime, il se trouve mis à la tête du mouvement qui, chez nous, s'affirme en faveur de la lutte contre la tuberculose.

Brouardel fut de toutes les associations qui se formaient sur les divers points du territoire, ne reculant devant aucune des obligations qui l'appelaient partout, où, messager de vérités, il était sollicité de parler. Avec Duclaux, avec Roux, avec Calmette et tant d'autres ligueurs, il va répétant que « pour lutter avec succès contre la tuberculose, il faut que ceux qui savent fassent l'éducation de ceux qui ignorent ».

Entre temps, il est de toutes nos grandes commissions de prophylaxie, d'hygiène et d'épidémiologie visant particulièrement la tuberculose, instituées à l'Assistance publique, au ministère de l'intérieur comme au ministère de la guerre. C'est ainsi qu'il fut rapporteur général des travaux de la Commission extraparlementaire, à laquelle Waldeck-Rousseau, en 1899, demandait « *de rechercher les moyens* de combattre la tuberculose ». C'est ainsi que son esprit limpide, sa plume alerte éclairaient, en plus d'une occasion difficile, la religion de notre *Commission permanente de préservation contre la*

tuberculose, que, depuis 1902, en dépit de maintes charges d'Etat, préside M. Léon Bourgeois.

Délégué de la France au congrès de Londres (comme il l'avait été déjà au congrès de Berlin), le professeur Brouardel recevait de la République française mission d'inviter, de la part du Président Emile Loubet, les nations à se réunir à Paris au Congrès international de la tuberculose, qui, après avoir dû s'ouvrir en 1904, s'y tenait en octobre 1905.

Dès notre retour de Londres avait commencé pour Brouardel un énorme labeur qu'ont seuls connu les maîtres de chantiers que votre président avait, dès la première heure, groupés autour de lui.

Ce fut avec un légitime sentiment d'orgueil scientifique et patriotique que Brouardel — trois années durant il s'était trouvé à la peine — vit s'ouvrir au Grand Palais des Beaux-Arts le Congrès international de Paris dont, avec méthode et habileté, il avait assuré les destinées. Il prit une part active aux travaux de la 4e section que je présidais avec le sénateur Strauss, et où se traitaient tant de graves questions ressortissant, par exemple, aux rapports de la mutualité avec la prévention de la tuberculose et l'assistance des tuberculeux ; à la valeur des dispensaires et des sanatoriums, dans l'éducation, la prévention, l'assistance et la cure antituberculeuses, etc.

Durant cette même semaine d'octobre, Brouardel — avec quel à-propos, vous le savez — présidait à Paris la quatrième Conférence internationale à laquelle prenaient part plus de 120 membres titulaires, honoraires et correspondants. Les rapports faits par nos collègues des 21 pays affiliés sur l'état respectif de la lutte antituberculeuse sont encore trop près de votre mémoire pour que j'aie besoin de vous rappeler tous les enseignements qui s'en dégageaient. « Partout est scientifiquement engagée la lutte contre la tuberculose : ce ne sont pas seulement les individus, ce sont les gouvernements, ce sont les Etats qui, aujourd'hui, s'enrôlent dans la croisade... »

Nous sentons chaque année davantage combien tous nous avons à gagner en échangeant — comme nous le faisons

encore aujourd'hui — entre voisins, impressions, doctrines, découvertes, méthodes, réglementations, législations touchant à la tuberculose.

Ce sont ces idées que, pour la quatrième fois, avec quelle autorité et quelle foi militante, exposait le président Brouardel dans notre dernière Conférence de Paris. Il y était appelé à partager avec Robert Kock la médaille d'or de l'Association Internationale que lui décernait le Comité administrateur, en éclatant témoignage de la direction éclairée imprimée à nos efforts, à nos travaux ; direction qui, suivant les justes paroles de notre éminent secrétaire général Pannwitz, « fait l'union des intérêts de tous les pays civilisés devenir chaque jour plus étroite et plus forte ».

Une partie de l'activité inlassable que le professeur Brouardel avait dépensée pour organiser le Congrès de Paris — dont il n'avait voulu garder qu'une des vice-présidences d'honneur — il la reportait sur notre Alliance d'hygiène sociale. Il se prodiguait, là comme partout, aux côtés du président Casimir-Perier, unissant ses efforts à ceux de toute une phalange d'hommes de science, d'expérience, d'énergie et de bonne volonté, qui ont nom Siegfried, Cheysson, Strauss, Cazalet, Grancher, Lourties, Mabilleau, Calmette, Letulle, Fuster, etc.

A Nancy, à Lille, à Nantes où, avec son président Casimir-Perier, se montre l'Alliance, Brouardel *propagande* l'Hygiène Sociale dont le rôle est : de sauvegarder la société par la préservation de l'individu ; de le défendre contre les agents meurtriers (tuberculose, alcoolisme, insalubrité des maisons, surmenage professionnel, insuffisance d'alimentation), qui conspirent à la fois contre la santé physique et morale.

En même temps, Brouardel s'emploie à donner un corps nouveau à la Fédération antituberculeuse française qu'il avait fondée en 1902.

Entre ses mains, sous sa présidence, la Fédération devient l'*Association centrale française contre la tuberculose* groupant, en un vigoureux faisceau, œuvres et sociétés nationales d'ini-

tiative privée qui, par l'assistance aux malades, par la protection des menacés, par l'éducation du public orientée dans le sens de la préservation contre la tuberculose, travaillent, en voies parallèles et par des procédés divers, à une tâche commune.

Quarante-quatre œuvres nationales, agrégées à notre Association centrale, prouvent que s'y sont affiliées toutes les modalités de lutte imaginables, depuis les ligues de propagande, les dispensaires, les préventoriums, les aériums, les sanatoriums terriens d'adultes, les sanatoriums marins d'enfants, les colonies de vacances, les jardins ouvriers, jusqu'aux œuvres de notre collègue le professeur Grancher : Œuvre de préservation de l'enfance, Œuvre de préservation scolaire contre la tuberculose.

C'est avec un sentiment de légitime fierté que, dans l'assemblée statutaire du 9 juin dernier, le discours de notre président relatait l'historique et le bilan de l'Association centrale française. Le Maître faisait plus que glorifier l'œuvre à laquelle il venait de donner les trois dernières années de sa vie, car son discours était tout un programme, tout un plan de campagne proposés aux méditations et aux efforts de ceux qui, en tous pays, combattent contre la tuberculose.

Brouardel songeait aux devoirs nouveaux comme aux charges nouvelles qu'impose la nécessité d'assister les tuberculeux que la prophylaxie veut éloigner des collectivités. Il faudra, disait-il, trouver des solutions neuves pour des besoins nouveaux.

L'assistance, comme la prévention, ajoutait-il, se devront — si elles veulent faire œuvre humanitaire — de créer des organes neufs en rapport avec les fonctions nouvelles qui leur sont dévolues en regard, par exemple, de tant d'instituteurs, d'employés, d'ouvriers mis en invalidité par la tuberculose.

Combien, parmi ceux-ci, pour avoir été abîmés par la tuberculose, revenant à la quasi-santé, seraient capables (pourvu qu'on leur fournît un travail adouci) d'être utiles à eux-mêmes, à leurs familles, et d'alléger d'autant les charges des mutualités et de la société ?

Dans ce discours, qui était encore un appel à l'union de toutes les forces, de toutes les opinions et de toutes les bonnes volontés mises au service de la lutte contre la tuberculose, Brouardel vous donnait, messieurs, ses dernières pensées.

Le Maître, sentant ses forces l'abandonner, savait qu'il ne pourrait pas, pour la cinquième fois, se trouver aujourd'hui au milieu de vous. Combien pourtant, il s'était, l'an dernier, réjoui à la pensée de venir à La Haye présider cet autre congrès de la paix qu'est notre Association. Brouardel sentait quel prestige rejaillirait sur notre Conférence s'ouvrant sous le haut patronage de sa Gracieuse Majesté la Reine des Pays-Bas.

C'est peu de semaines après avoir écrit ce discours que, le 23 juillet, Brouardel succombait, en plein talent, à un mal qui, peut-être aurait pardonné, si le Maître ne s'était refusé à rien supprimer du surmenage où le condamnait l'activité de son esprit. Brouardel mourait bien avant de toucher à la vieillesse, bien avant que les années eussent entamé sa constitution, jusqu'à hier robuste.

Il était né en 1837, à Saint-Quentin, dans l'Aisne, département formé d'une partie de la Picardie, de l'Ile-de-France et de la Champagne, d'où, venant jeune étudiant à Paris, il apportait la finesse, l'intelligence et la bonhomie, qui sont les qualités dominantes de ces trois belles provinces de l'ancienne France.

Elevé dans un milieu de laborieuse bourgeoisie, entre un père régent de collège, et une mère de grande intelligence et d'infinie bonté, il s'engageait dans la carrière médicale avec un bagage d'études classiques qui lui seraient une force plus encore qu'une parure.

Il aimait à rappeler ce qu'il devait à l'éducation de son ancien collège ; il aurait dit volontiers que nulle autre enclume ne vaut pour forger nos cervelles. Il était de ceux qui réclament encore pour que les hautes études gardent jalousement l'entrée des Facultés de médecine. Aussi m'approuvait-il sans réserve quand il lui revenait que j'enseignais aux jeunes générations — assez incrédules du reste — que les humanités sont

vraiment le pain dont sont nourris les forts ; le pain dans lequel doit mordre le médecin appelé, dans la société moderne, à tenir un emploi chaque jour plus considérable et plus élevé, puisque la Médecine s'y montre aussi communautaire qu'elle se faisait autrefois individuelle et particulariste.

Esprit clair, cultivé et méthodique, bon sens robuste, assimilation rapide, style probe, cœur et regards ouverts aux progrès scientifiques comme aux questions sociales du temps présent, patriote sincère, caractère bienveillant, tel fut notre président.

Ame sensible, n'ayant jamais refusé son concours à aucune œuvre de solidarité morale ou matérielle, que ces œuvres fussent françaises, ou bien, Messieurs, que semblable à la vôtre — dont il s'honorait fort de diriger les destinées — l'œuvre fût internationale, le professeur Brouardel mérite que nous lui gardions une commune reconnaissance. Vous, messieurs les délégués de tant de nations, pour le rôle tenu par lui dans la lutte mondiale contre la tuberculose qui est la raison même de notre Association ; nous, ses compatriotes, pour ce que nous pouvons citer Brouardel comme un illustre exemple des qualités de notre race, et du bien qu'elles accomplissent, quand, en deçà et au delà d'étroites frontières, ces qualités sont, par un savant et honnête homme, mises au service de l'humanité.

Professeur LANDOUZY.

PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE JEAN GAINCHE

15, rue de Verneuil, 15